

Document :
Olivier Todd,
*Albert Camus, une
vie*, Gallimard, pp.
246-248, 1996.

Absorbé par *L'Étranger*, Camus travaille comme il danserait « sur une corde raide, une tension passionnante et solitaire ²² ». Découragé, il écrit à Francine : « Tout à l'heure j'ai relu tout ce que j'ai écrit de mon roman. Et j'ai été pris de dégoût et il m'a semblé que c'était une chose manquée de fond en comble, que *Caligula* ne valait guère mieux et que les premiers signes de ce que je veux faire jugeaient ce que je pourrais faire. Je me suis détourné de mes papiers avec tristesse, mais c'était un peu comme si j'y étais déjà résigné. Tout ça n'est pas bon. » Puis il se reprend : « Beaucoup de gens m'invitent, me sollicitent. J'accepte une fois sur cinq et le reste du temps non. Mais de cela non plus je ne me plains pas. Parce que c'est la condition pour écrire. Et que j'écris avec en moi une grande joie. Je n'ai jamais travaillé autant. Cette chambre est misérable ; je vis seul, je suis fatigué, mais je ne sais pas si c'est avec ou contre tout cela, j'écris tout ce que je voulais écrire et je pourrai bientôt juger ce que je vaudrais et me décider dans un sens ou dans l'autre ²³. »

Le 1^{er} mai 1940 – dix jours avant l'offensive générale des armées allemandes, seize avant l'évacuation des Alliés à Dunkerque –, Albert s'adresse à Francine. Pleurs de tristesse et de joie : « Je t'écris dans la nuit. Je viens de terminer mon roman et je suis trop énervé pour songer à dormir. Sans doute mon travail n'est pas fini. J'ai des choses à reprendre, d'autres à ajouter, d'autres à réécrire. Mais le fait est que j'ai fini et que j'ai tracé la dernière phrase. Pourquoi est-ce vers toi que je me retourne immédiatement ? J'ai ce manuscrit devant moi et je pense à tout ce qu'il m'a coûté d'efforts et de volonté – combien il a fallu lui être présent – sacrifier d'autres pensées, d'autres désirs pour rester dans son climat. Je ne sais pas ce qu'il vaut. À certains moments, ces temps-ci, certaines de ses phrases, son ton, ses vérités me traversaient comme des éclairs et j'en étais terriblement orgueilleux. Mais à d'autres moments je n'y vois que des cendres et des maladroites. Je suis trop imbibé de cette histoire. Je vais mettre ces papiers dans mon tiroir et commencer à travailler mon essai. Dans quinze jours je ressortirai tout cela et je retravaillerai ce roman. Je le ferai lire ensuite. Je ne veux pas trop m'attarder dessus parce que en réalité je le porte depuis deux ans et j'ai bien vu à la façon dont je l'écrivais qu'il était déjà tout tracé en moi. Cela va faire deux mois que j'y travaille tous les jours et toute une partie de mes nuits. Chose curieuse, je sortais pour aller au journal, j'abandonnais une page à demi écrite et à mon retour, sans un effort, parfaitement lucide, je reprenais ma phrase et je continuais. Je n'ai jamais rien écrit avec cette continuité et cette facilité. Je dors mal en ce moment et j'ai des insomnies. Aux moments où je me réveille il m'arrive de voir clairement toute une suite d'œuvres que j'écrirai comme celle-ci sous la dictée comme si maintenant tout était clair dans mes projets et dans l'univers que je voudrais illustrer. Ce soir je suis crevé. Ces temps-ci je me demandais si le travail de *Paris-Soir* ne me fatiguait pas trop. Mais en réalité ce roman est aussi responsable parce qu'il m'a demandé cet effort continu qui m'apparaissait facile et qui m'épuisait en réalité. »

Dernière phrase de Meursault dans *L'Étranger* : « Pour que tout soit consommé, pour que je me sente moins seul, il me restait à souhaiter, qu'il y ait beaucoup de spectateurs le jour de mon exécution et qu'ils m'accueillent avec des cris de haine ²⁴. » Camus vit un euphorique épuisement d'écrivain face à une œuvre terminée mais toujours imparfaite à ses yeux las. Il revient sur ses doutes avec ironie : « Le plus drôle est que je ne sais même pas si je suis content. Pourtant c'est la seule chose qui puisse me mettre au-dessus de moi et je crois que je pardonnerai tout à Paris pour m'avoir permis de vivre ainsi enfermé tout entier dans ce que je faisais. » Conduite conjuratoire : « Même si cela n'avait pas de valeur, la joie même du travail en a une que personne ne peut détruire et c'est celle-là que je ressentirais ce soir si je n'étais pas si fatigué. » Il a progressé depuis *La Mort heureuse*. Meursault dépasse de beaucoup Meursault. « J'imagine cependant que le lecteur de ce manuscrit sera au moins aussi fatigué que moi et je ne sais pas si la continue tension qu'on y sent ne découragera pas beaucoup d'esprits. » Clairvoyant : « J'ai voulu cette tension et je me suis employé à la rendre. Je sais qu'elle y est. »